

Quand ce qui est parfait sera venu

Esaïe 60, 1-5 ; 1 Corinthiens 13, 8-13 ; Matthieu 2, 1-12, Epiphanie 2026, Evelyne Zinsstag

Chère Communauté

A l'Epiphanie nous célébrons la dimension universelle de la naissance de Jésus, et donc de notre religion chrétienne. Les mages venus d'Orient pour adorer le roi nouveau-né dans la crèche mettent en image l'unité d'esprit qui survient entre les nations de toute la terre face au Dieu incarné. Dieu est venu partager notre sort humain pour nous apporter le salut, quelle que soit notre origine, religion, langue ou culture – toutes ces choses qui nous distinguent et nous séparent les uns des autres. Et quel événement serait mieux adapté à mettre l'unité de l'humanité en lumière que la joie d'une nouvelle naissance ? Au-delà de ce qui nous divise, cette joie à propos d'un enfant qui apporte un nouvel avenir, qui grandira et portera notre monde après nous – cette joie compte parmi les choses véritablement universelles. Elle s'inscrit dans l'expérience existentielle de la fragilité humaine que nous partageons avec les gens de toute la terre.

Les écritures bibliques parlent souvent des tout-petits pour illustrer la situation d'un peuple ou les promesses d'avenir de Dieu. Le psaume 8 dit par exemple : « *C'est la voix des petits enfants, des tout petits enfants, que tu opposes à tes adversaires.* » (Psaume 8, 3) Ailleurs dans la Bible, des crimes contre les enfants racontent l'atrocité d'une guerre. Dans le cadre de l'histoire de Noël, la peur du roi Hérode de se voir déposé par un concurrent : il fait tuer dans les alentours de Bethléem tous les enfants en-dessous de deux ans. Les visions eschatologiques de la Bible évoquent aussi les enfants. Dans une vision de la nouvelle Jérusalem que Dieu annonce pour la fin des temps, dans le livre d'Esaïe, se trouve cette promesse : « *On n'y trouvera plus d'enfant mort en bas âge, ou encore d'adulte privé d'une longue vieillesse.* » (Esaïe 65, 20)

Nous avons entendu dans la lecture du chapitre 60 d'Esaïe la promesse faite à Jérusalem que la lumière du Seigneur brillera sur elle et que ses fils et ses filles reviendront de captivité. Cette promesse de restauration du peuple est reliée à celle des nations qui viendront se prosterner devant la lumière du Seigneur à Jérusalem. On pourrait y lire le désir du peuple déchiré par l'exil de se dresser enfin au-dessus des nations qui l'ont fait souffrir. Mais peut-être qu'il s'agit dans cette vision de lumière une nouvelle fois du partage d'une joie existentielle et universelle, comme celle d'une nouvelle naissance : la joie d'être restauré et réconcilié. La joie d'être rassemblé après une séparation, non seulement avec les siens, mais même avec ceux et celles qui ont participé à ce qui a fait souffrir le peuple par le passé.

N'est-ce pas cette joie-là que nous espérons pour notre monde ? N'est-ce pas cette promesse que nous célébrons aujourd'hui, au jour de l'Epiphanie, en attendant qu'elle se réalise à la fin des temps ? Nous avons lu ensemble aujourd'hui le psaume 131. Ce psaume fait probablement écho à l'expérience des personnes qui sont retournés de l'exil en Babylonie. Il réfléchit de manière étonnante sur l'expérience de la séparation surmontée : le psalmiste se compare à un enfant sevré dans les bras de sa mère. Certaines traductions bibliques rendent le mot « sevré » par « apaisé », comme si l'enfant venait d'être allaité et repose maintenant, rassasié, dans les

bras de sa mère. Mais dans le texte hébreu, c'est bien le mot « sevré » qui est utilisé. Naître et être sevré, ce sont les deux premières séparations que nous, les enfants et les adultes ici présents, avons déjà surmontées dans nos vies.

L'enfant sevré dans les bras de sa mère, dans le psaume, a surmonté cette séparation et a trouvé une paix plus profonde qu'auparavant, car il a appris que la séparation de la mère n'était pas un rejet. Cette image de l'enfant sevré désigne une personne adulte dans la foi, une personne qui a appris à maîtriser son cœur et à chercher Dieu en toute humilité au lieu de crier après lui pour être nourri comme un nouveau-né : « *J'ai imposé le calme et le silence à mon âme (...) Mon âme est en moi comme un enfant sevré.* » Cette personne a appris à se calmer elle-même dans la confiance en Dieu. En effet, on pourrait comprendre la foi elle-même comme un sevrage du confort de notre monde habituel et des faux dieux qui viennent le dominer si facilement, puisqu'elle enracine en nous le désir d'une paix et justice universelle, d'une joie débordante pour toute la création.

Après avoir reçu la foi et avoir été nourri par la compassion et la bienveillance divine, nous sommes appelés à nous mettre en chemin et à chercher Dieu, à témoigner de lui dans le monde et à lui faire confiance même dans nos crises, oui à nous réjouir de lui malgré tout ce qui peut aller mal dans le monde et dans nos vies. Etre « sevré » dans la foi signifie d'être réconcilié avec la part que l'on a reçu et de se remettre à Dieu. De chercher sa grâce pour calmer ses douleurs et chagrins – de ne pas chercher à les atténuer par ses propres forces. C'est par sa parole que l'âme peut guérir, que le cœur peut être consolé, et que l'on peut chercher à se réconcilier avec ceux avec qui l'on est en conflit. C'est la confiance en sa présence rassurante que l'on peut prendre sur soi des chemins difficiles, comme Jésus lorsqu'il monta sur la croix.

Dans la 1^{ère} Epître aux Corinthiens, juste après le fameux « hymne à l'amour » l'apôtre Paul écrit : « *Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; lorsque je suis devenu homme, j'ai aboli ce qui était de l'enfant. Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière confuse, mais alors, nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais partiellement, mais alors, je connaîtrai comme j'ai été connu.* » (1 Corinthiens 13, 11-12) Ce qui distingue un enfant d'un adulte dans la foi, est justement d'être ancré dans la confiance que la connaissance que j'ai sur le monde, et sur les conflits violents qui y règnent, n'est pas complète – et que ce monde, avec tout ce qui me reste obscur, sera comblé et complété par celui qui a tout donné pour nous apporter sa joie et sa paix éternelle.

La fête de l'Epiphanie est la célébration de cette assurance que prononce Paul : « *quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel sera aboli.* » (1 Corinthiens 13, 10) Devant la crèche de Jésus où se sont rassemblés mages et bergers, cette paix et joie parfaites se sont faites sentir. Devant ce nouveau-né, l'humanité s'est réunie au-delà de tout ce qui la sépare pour s'émerveiller de la majesté et la puissance de la vie nouvelle qui commence toujours de manière si fragile, et qui apporte un avenir réconcilié et délivré de toute ce qui pourrait encore nous faire peur. Allons donc de l'avant avec confiance en celui qui a dit : « *Voici, je fais toute chose nouvelle.* » (Apocalypse 21, 5 – mot d'ordre 2026) Amen